

Chers frères et sœurs,

Nous voici réunis pour célébrer ensemble le mémorial de la Cène du Seigneur. Et nous sommes habitués, et de plus en plus, à faire mémoire. De fait, l'année civile est entrecoupée de commémorations en tout genre. De sorte que nous pourrions dire que notre société est en dans une certaine mesure tourmentée de son passé : tantôt on ne veut surtout pas oublier pour ne pas répéter tantôt on veut oublier et effacer pour ne pas perpétuer une gloire indue ; chaque fois, nous nous battons avec notre passé. Et par les luttes des diverses mémoires que les uns ou les autres voudraient voir s'imposer, nous voyons s'opposer des idées sinon contradictoires du moins opposées de l'existence sociale et individuelle ; tant et si bien qu'il semble que nous cherchions dans nos mémoires et nos héritages à nous frayer un chemin pour vivre. Notre avenir serait lié, voire caché, dans notre façon d'habiter les faits de l'histoire passée. Perpétuer, rejeter, nuancer, relire : voici les plis dans lesquels nos vies se tissent et dans lesquels notre avenir se déploie.

Or, l'Évangile de ce jour nous conduit aussi à faire mémoire de l'institution d'un fait passé – l'institution de la Cène par le Seigneur – pour nous dévoiler le mystère d'une vie nouvelle, et même de la vie éternelle. Faire mémoire de la Cène de Jésus, c'est chercher à vivre de sa vie aujourd'hui. Mais se souvenir de la Cène, en faire l'anamnèse (si vous me passez ce vocabulaire théologique), ce n'est ni s'enfermer dans la mémoire d'un fait passé et pour toujours révolu ni chercher à construire tout de suite un avenir en fonction de ce fait passé. Non, se souvenir du dernier repas du Seigneur c'est découvrir pour soi le mystère de sa présence. Nous sommes des tourmentés de la mémoire et des angoissés de l'avenir, le Seigneur nous donne un repas pour établir sa présence, pour que nous cessions de regarder ou en arrière ou au-devant mais que nous puissions le regarder en face et, plutôt que de céder à nos regrets passés et à nos espoirs futurs, de nous mettre en sa présence et ainsi apprendre à vivre de sa vie, par-delà nos regrets, nos craintes et nos espoirs. « *Regardez les oiseaux du ciel ; Ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'amassent rien dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit.* » (St Matthieu 6, 26) De même, le Seigneur, par son Repas, par son pain et son vin, nous nourrit de sa présence, par pure grâce et fait naître en nous la foi. Par ce Repas, dans lequel Il se donne lui-même, le Seigneur réoriente toute notre vie : l'enjeu n'est plus pour nous ni ce que nous avons fait et que peut-être nous regrettons ni ce que nous voulons réaliser ou ce que nous craignons voir se réaliser. Non, toute notre vie est réinterrogée dans la simplicité d'un repas et une nouvelle question jaillit dans nos existences. Non pas : que fais-tu ? Mais : avec qui passes-tu ta vie ? En présence de qui veux-tu vivre ? *Je suis le pain de vie*, dit Jésus. *Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui* (St

Jean 6, 56). Cette Parole du Seigneur dévoile le mystère de notre vie par le don d'une présence et d'une relation : vivre, c'est vivre de Jésus-Christ et par Jésus-Christ, non pas hier, non pas demain, mais aujourd'hui et maintenant. Et cette présence ouvre à l'éternité c'est-à-dire à un amour qui ne faillira jamais : l'amour de Jésus pour moi. *Celui qui mange ce pain vivra éternellement* (St Jean 6, 58).

Entrons dans le mouvement de la Parole même du Seigneur, donnée dans l'évangile de ce Jeudi Saint, pour recevoir cette foi et cette vie. Notons d'abord trois articulations qui sont comme les étapes par lesquelles le Seigneur nous mène par sa Parole jusqu'en sa présence et par lesquelles il nous attire à lui, pour que notre vie se lie définitivement à la sienne et qu'il devienne alors pour nous le *Compagnon* de notre vie, celui avec qui nous rompons le pain et à la table duquel nous nous tenons. Quels sont ces trois étapes ? Jésus parle d'abord de lui comme du « pain de vie » ; puis, il évoque sa « chair » et son « sang » ; et enfin, il nous parle d'une relation d'une profondeur inouïe avec la promesse de « demeurer » en nous. Laissons-nous guider, par ces étapes, jusqu'à la table sainte en sa présence.

Jésus dit d'abord : *Je suis le pain de vie* (St Jean 6, 48). Jésus est le pain de vie. Recevoir cette parole par la foi c'est aussi traduire en disant : *Jésus est le pain de vie sans lequel je meurs. J'ai besoin de Jésus pour vivre, j'ai nécessairement besoin de Jésus pour ma vie quotidienne. Je dois le chercher comme je cherche ma nourriture et mon breuvage quotidien. Je ne dois manquer sa compagnie qu'aussi peu souvent que je manque un repas et cette absence doit créer en moi une faim et une soif qui me rappellent à lui.* Etre en compagnie de Jésus, voilà ce qu'est vivre pour un disciple du Christ.

Vous comprenez alors la question qui sous-tend tout l'évangile que nous avons lu : comment être en sa compagnie ? Comment nous nourrir de ce pain ? Comment être tout à Jésus ? Comment vient-on à Jésus ? Comment le rencontre-t-on ? Comment peut-il demeurer en nous et nous en lui ? Ne pas sentir brûler en soi ces questions, frères et sœurs, c'est avoir tiédi. C'est avoir laissé les soucis du monde prendre le dessus et étouffer en notre cœur la parole de l'Évangile. Oh ! je ne dis pas ces choses pour vous condamner ! Je les constate avec vous ; et en les constatant, je sens en moi une ancienne soif se raviver et se faire tout à nouveau connaître. Et je veux avec vous lui donner plus de place et je veux avec vous me laisser tout à nouveau guider par elle.

Je veux laisser cette soif me guider car la sensation sait d'elle-même ce dont elle a besoin. Je veux dire que la foi en moi sait qu'elle a besoin *de Jésus*. Oui *de Jésus*. De celui qui dit « *Je suis* » *le pain de vie*. De Jésus c'est-à-dire que ma soif ne sera pas éteinte par le mot de « Dieu », pas plus que par le mot de « sens » ni par celui de « spiritualité » ni par celui de « religion ». Car, voyez-vous, nous avons fait des évangiles une sorte de plaidoyer génial pour la spiritualité contre une vie matérialiste. Un plaidoyer qu'aurait tenu Jésus en virtuose mais qui aurait aussi été tenu par d'autres et qui le serait aussi par d'autres. Si bien qu'on a voulu nous faire croire que nous avons besoin de ce dont Jésus nous parle et nous avons oublié que ce dont nous avons besoin c'est de Jésus lui-même. Nous aimons dire : *l'homme ne vivra pas de pain de seulement* (Deutéronome 8, 3). Comme une magnifique profession de foi humaniste. Et nous en oublions d'ajouter la suite du verset : *mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu*. Comme nous oublions que *Jésus est cette Parole faite chair* (St Jean 1, 14). L'Évangile n'est pas une protestation contre le matérialisme et pour la spiritualité. L'Évangile c'est la révélation de l'Incarnation du Fils de Dieu. Contre le matérialisme et même, peut-être, contre le spiritualisme ; je veux dire contre l'idée que l'homme doit pour être homme forger le « sens » de sa vie sans en rester à la dimension matérielle mais en forgeant ce sens comme il l'entend et par lui-même. Mais laissons cela.

Revenons à cette affirmation : *Je suis le pain de vie* c'est-à-dire Jésus est le pain de vie sans lequel je meurs. Comment donc me nourrirai-je de lui ? Comment ce pain de vie me sera-t-il donné ? *et le pain que je donne c'est ma chair pour la vie du monde* (St Jean 6, 51). Nous passons du « pain » à la « chair ». Nouvelle affirmation que le pain de vie n'est pas un simple enseignement religieux, spirituel ou moral, si raffiné soit-il. Non le pain de vie est une vie donnée, une chair offerte : celle de Jésus pour le monde. Le pain de vie n'est pas une métaphore spirituelle, c'est l'image qui dit la réalité de l'incarnation du Fils de Dieu.

Et voilà que la raison humaine proteste contre ce mystère : *Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger ?* (St Jean 6, 52) Entendez bien le double-sens de cette question : il y a d'une part le scandale et la protestation de la raison devant ce qui semble être une anthropophagie mais il y a aussi, d'autre part, la nécessité spirituelle qui presse l'homme en qui naît la foi à dire : *comment puis-je manger sa chair si c'est le pain de vie dont j'ai besoin ?* C'est cette deuxième question qui m'intéresse aujourd'hui.

Jésus a d'abord dit *le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde* (St Jean 6, 51). Et l'on comprend alors que Jésus est le pain de vie en mourant sur la Croix pour nous et pour le monde. Jésus offre sa vie sur la Croix pour nous et c'est l'œuvre de notre salut.

Mais il dit ensuite *si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'avez pas la vie* (St Jean 6, 53). Jésus parle alors de la Cène. Jésus est pain de vie d'une double manière donc : d'abord sur la Croix qui est une œuvre réalisée une fois pour toutes, qui n'a pas besoin d'être répétée, qui est suffisante, pleine et entière. Sur la Croix « tout est accompli ». Et néanmoins, Jésus présente la Cène comme nécessaire pour bénéficier de l'œuvre de la Croix : *si vous ne mangez pas ... si vous ne buvez pas ... vous n'avez pas la vie en vous* (St Jean 6, 53). Est-ce à dire que la célébration de la Cène réitère le sacrifice de la Croix pour que nous puissions en bénéficier ? Jamais ! C'est dire autre chose : l'œuvre de salut réalisée à la Croix se déploie nécessairement dans une relation à Jésus-Christ. Il faut encore, après la Croix, manger la chair du Fils et boire son sang, en participant à la Cène c'est-à-dire en mangeant le pain et le vin. Le « tout est accompli » de la Croix doit être complété pour être compris et la Croix est ainsi « complétée » ou plutôt manifestée par la Cène : à la Croix tout est accompli *pour que nous puissions à nouveau être en communion avec Dieu par Jésus-Christ*. Car la grâce n'est pas une espèce de principe juridique acquis lors d'un événement passé qui désormais chapeauterait l'histoire sans plus toucher la réalité des hommes. La Croix n'est pas une vérité théologique générale. La Croix n'est pas un événement hors-sol. Non, la Croix est le don de la foi c'est-à-dire qu'elle fonde la possibilité d'une relation avec Dieu par la rencontre de Jésus-Christ. Et Jésus se rencontre en particulier dans la Cène, comme il se rencontre dans le baptême et dans la prédication.

Nous devons passer outre le langage réaliste presque physicien de l'évangile de ce jour, ce langage qui quoique vrai heurte notre raison qui n'en peut mais, nous devons passer ce scandale pour entendre ce qui nous est dit : Jésus est vraiment, réellement, présent dans son Repas. *Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui* (St Jean 6, 56). Voilà la Cène décrite par un langage symbolique (au sens fort !) et qui devient alors une magnifique confession de foi : Jésus peut aujourd'hui encore être rencontré. Jésus aujourd'hui encore se rend présent. Il est là, Il est vraiment là, à la Cène. Et je pousserai le raisonnement certes avec humour mais en restant le plus sérieux du monde. Ecoutez ce syllogisme d'une rigueur implacable : Jésus est vraiment là à la Cène. Or, je ne peux me passer de Jésus qui est le pain de vie. Donc, je ne peux me passer de venir au culte, au moins de temps en temps, pour recevoir sa présence pleine et entière !

Sophisme servant le pasteur et l'Eglise ? Ou bien compréhension du mystère de l'Incarnation qui me dit que Dieu ne sauve pas seulement ma mémoire par un souvenir de la

Cène, ni mon esprit par la prédication mais qu'il entre aussi dans mon corps, avec, dans et sous du pain et du vin, pour me saisir tout entier comme ce que je suis : un être de chair et de sang, incarné de bout en bout qui ne peut donc se passer du sensible et de la matière ?

Dans, avec et sous le pain et le vin, à chaque Cène, lorsque je mange et que je bois, Jésus se donne à moi et vient demeurer en moi et me fait demeurer en lui. Il devient ainsi le Compagnon de ma vie. Et notez-le, recevoir la pleine présence du Christ par ce moyen de grâce, c'est aussi saisir que je ne reçois pas le Christ en solitaire : en devant le Compagnon de ma vie, le Christ m'offre d'autres compagnons car en me faisant venir à sa table, il me découvre des frères et des sœurs et il fait de moi et d'eux les membres d'un seul corps, de son Corps. Voilà la promesse de la Cène réalisée : *prenez et buvez ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance répandu pour vous et pour un grand nombre pour le pardon des péchés* (St Matthieu 26, 28). Oui « pour le pardon des péchés » car à la Cène toute ma vie est réorientée : orientée par la compagnie du Christ et des frères et des sœurs, orientée par l'amour de Dieu et du prochain, reconfigurée à l'image du Christ qui désormais demeure en moi et moi en lui.

Et voici ce que le Christ, si nous suivons Saint Augustin, nous dit à la Cène : « Et tu ne me changeras pas en toi, comme l'aliment de ta chair ; mais c'est toi qui *seras changé en moi* » (*Les Confessions*, livre VII, chap. 10). Oui il est grand le mystère de la foi. Amen !